



Autobus de la ligne 29,

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Un bus stationne sur une petite place devant la gare Saint-Lazare à Paris. Le machiniste démarre, la voix féminine du haut-parleur indique la direction : porte de Montempoivre. Assis au fond, près de la vitre, un homme regarde les immeubles, les boutiques et les rues qui défilent. C'est un habitué. Un voyageur de la ligne 29. Parfois, il descend, marche un peu, remonte dans le bus. Un plaisir de longue date chez lui que d'arpenter la ville. Londres, Tokyo et Paris, sillonnés dans tous les sens pour *La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains*. Se trouve déjà dans ce recueil de 1999 un sonnet à la ligne 29.

De ses allées et venues, Jacques Roubaud, poète, mathématicien, oulipien, a tiré une ode à contrainte qui démarre ainsi ou presque : «*L'autobus vingt et neuf, départ de Saint-Lazare / S'élançe sur la voie et hen quelques instants / Fait son premier arrêt en face du "printemps"*». Car entre le premier vers et les deux suivants, s'en égrenent d'autres de différentes couleurs, comme les différents niveaux de sa pensée qui dérive. Son ode se présente

comme une partition en alexandrins rimés, chaque strophe correspondant à une étape, égrenant les 35 stations. Un texte qui regarde, un texte qui sonne. Il s'était fixé le cahier des charges en 2005. Six ans plus tard, sa composition est achevée. Pure coïncidence, son amie Mireille Cardot et la libraire Michèle Ignazi orientent Roubaud, son drôle de manuscrit sous le bras, vers le même éditeur, Frédéric Martin chez Attila. *Ode à la ligne 29 des autobus parisiens* est publié ce 8 novembre, l'année de ses 80 ans, «*année climatérique*», selon son expression.

Ce parcours de passager solitaire s'est ensuite transformé en une polyphonie visuelle et sonore, fil conducteur d'un photographe, d'un musicien, d'un metteur en voix et d'un beau noyau de typographes. Avec chacun sa partie et son point de vue. Petit trajet temporel de cette œuvre en chantier.

Six couvertures de typographes
Ecole Estienne, boulevard Blanqui,
Paris XIII^e, le 22 juin

Jacques Roubaud se penche sur les modèles étalés sur la grande table. Les huit étudiants en typographie, qui rencontrent le poète pour la première fois, paraissent intimidés. Lui ne semble guère plus détendu. Au démarrage du projet, l'éditeur leur a fait une pré-

sentation biographique de l'auteur et leur a donné les indications du contrat à remplir. En à peine trois séances, ils ont dû lire l'*Ode à la ligne 29* et plancher sur des couvertures. Car l'éditeur a poussé le vice jusqu'à en réclamer six. Tickets de métro, dessins de bus, lignes, croisements, mots... Posées devant les yeux du poète, les propositions sont variées. «*Je veux bien voir les couvertures, mais je ne suis pas compétent*, concède Jacques Roubaud. *Je les aime toutes et, au fond, si un choix est fait, il me conviendra. Je suis un analphabète visuel.*» «*Moi, je vais vivre avec ces bouquins un certain nombre d'années*, rétorque gentiment l'éditeur. *Vous n'y couperez pas, c'est vous qui choisirez les six couvertures.*»

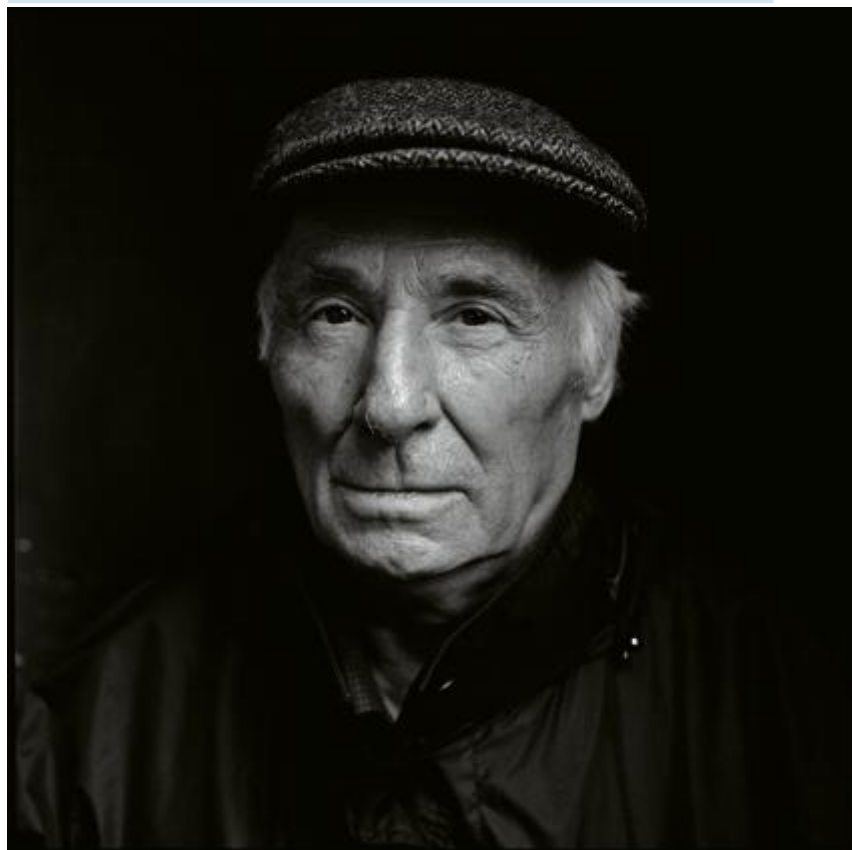
Photographe de trottoir
Bar de l'Industrie, XI^e, le 30 juillet

Le photographe Jean-Luc Bertini a donné rendez-vous dans ce bar de la rue Saint-Sabin, dont il vante la tranquillité pour le lecteur. Sa rencontre avec le poète date de 2008, lors d'un numéro spécial de *la Femelle du requin*, une revue littéraire qu'il a cofondée. Pour la séance photo, il l'avait alors entraîné sur les voies de la gare de l'Est. Reste l'image fixe du poète, silhouette haute et massive en imper bleu et casquette. Cette fois, sa mission consiste à accompagner l'*Ode à la ligne 29*

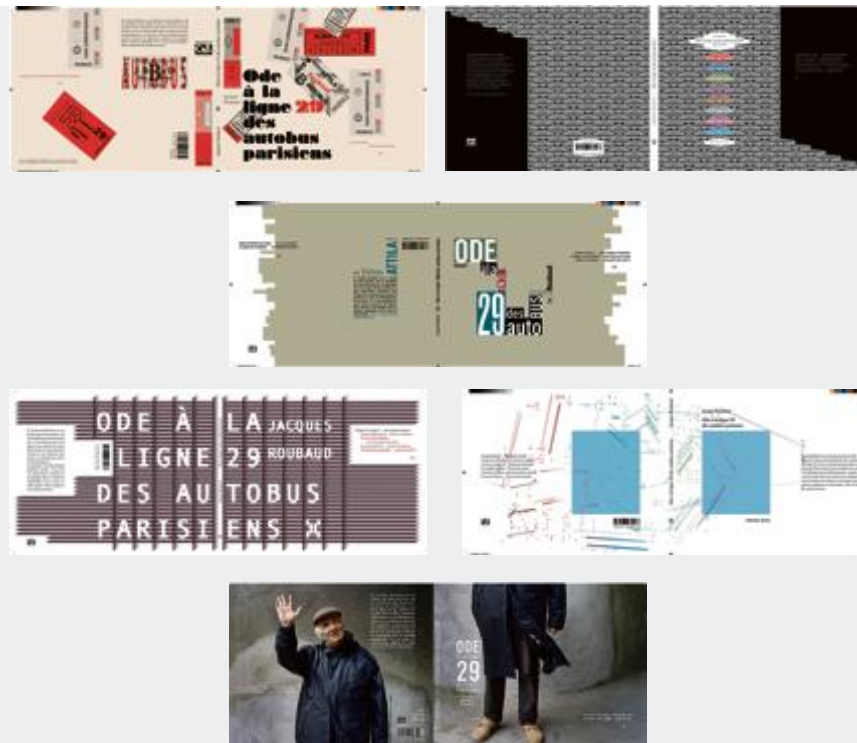
sentation biographique de l'auteur et leur a donné les indications du contrat à remplir. En à peine trois séances, ils ont dû lire l'*Ode à la ligne 29* et plancher sur des couvertures. Car l'éditeur a poussé le vice jusqu'à en réclamer six. Tickets de métro, dessins de bus, lignes, croisements, mots... Posées devant les yeux du poète, les propositions sont variées. «*Je veux bien voir les couvertures, mais je ne suis pas compétent*, concède Jacques Roubaud. *Je les aime toutes et, au fond, si un choix est fait, il me conviendra. Je suis un analphabète visuel.*» «*Moi, je vais vivre avec ces bouquins un certain nombre d'années*, rétorque gentiment l'éditeur. *Vous n'y couperez pas, c'est vous qui choisirez les six couvertures.*»

Photographe de trottoir
Bar de l'Industrie, XI^e, le 30 juillet

Le photographe Jean-Luc Bertini a donné rendez-vous dans ce bar de la rue Saint-Sabin, dont il vante la tranquillité pour le lecteur. Sa rencontre avec le poète date de 2008, lors d'un numéro spécial de *la Femelle du requin*, une revue littéraire qu'il a cofondée. Pour la séance photo, il l'avait alors entraîné sur les voies de la gare de l'Est. Reste l'image fixe du poète, silhouette haute et massive en imper bleu et casquette. Cette fois, sa mission consiste à accompagner l'*Ode à la ligne 29*



A gauche :
Jacques Roubaud.
PHOTO JEAN-LUC BERTINI.
A droite :
les six affiches réalisées par les typographes de l'école Estienne, qui illustrent l'*Ode à la ligne 29 des autobus parisiens*.
PHOTOS DR





tout le monde défile

d'images. A son actif, il a dans les mains un trajet intégral de la ligne, réalisé début juillet, avec l'éditeur et le musicien. Depuis, il a mis au point son mode opératoire et renoncé à son Xpan tout neuf, au format panoramique. «*Je pensais que c'était l'idéal, le bus est long, le format va correspondre. Une fausse piste, naturellement.*» Pas question non plus de monter dans le bus, comme dans un aquarium. Il suivra la ligne à pied et utilisera son ancien Rolleiflex à f2/8. Il va se détacher du texte, pour ne pas tomber dans l'illustration. «*Je vais travailler sur les gens qui tourneront autour de cette ligne et qui auront le malheur d'entrer dans mon champ. Je me vois comme un photographe de trottoir.*» Sur la table du bistrot, il a posé le plan imprimé, téléchargé sur le site de la RATP. Une ligne bleue, comme un fleuve. Demain, il s'y met. Rendez-vous en septembre.

Chasse aux papillons

Place de la Bastille, XI^e,
le 4 septembre

Place de la Bastille, du soleil, un ciel bleu. En un mois, le photographe a remonté deux fois la ligne en entier en partant de Saint-Lazare et deux autres fois par tronçons. Parcourir la ligne sur toute sa longueur prend bien une journée entière. Lui s'en écarte un peu,

s'autorise des petits lacets. «*Il y a des zones où je n'ai pas réussi à faire d'images et je vais tenter d'y retourner un peu, comme Roubaud qui n'arriverait pas écrire des vers sur un endroit qui ne l'inspire pas et qui reviendrait insister quand même.*» La zone du Marais ne lui plaît pas, trop étroite, trop de boutiques, trop de monde. Boîtier autour du cou, le photographe entreprend le tronçon Bastille-République. Le nez au vent, déambulant d'un trottoir à l'autre à la pêche aux gens. Lui préfère parler de chasse aux papillons. Une de ses prises l'enthousiasme: un couple l'un contre l'autre, la femme pose un regard à la fois effrayant et douloureux sur son compagnon. Le 15 septembre, il a rendez-vous avec la galeriste pour lui montrer une première série.

La cage à sons du quartier de l'Horloge

Bar de la place Saint-Paul, IV^e,
le 5 septembre

En remuant son café, le musicien electro-acoustique Gilles Sivilotto raconte que le projet Roubaud rejoint ses projets personnels. Depuis plus d'un an, il travaille sur ce qu'il appelle des «*annotations d'un lieu*», des interventions dans des lieux parisiens. Il a joué

des sets d'improvisation sur le parvis de la Bibliothèque nationale de France ou au parc de Bercy. Repérages, prises de son, préparation en studio puis improvisation dans la rue. Sa première idée consistait à calquer son parcours de prises de son sur la ligne 29. «*Mais en lisant le texte, je me suis dit qu'il ne fallait pas non plus la fétichiser. Qu'il y avait une*

A la brasserie Wepler, le poète prend invariablement une limonade artisanale à la gentiane. En souvenir de son père qui buvait de la Suze. Lui ne boit jamais d'alcool.

sorte de deuxième ligne à suivre, celle du texte lui-même.» Après un premier voyage avec le photographe et l'éditeur, il a rencontré Jacques Roubaud le 16 août, chez l'éditeur, et l'a enregistré lisant des fragments de son texte. «*Dans la foulée, pendant une dizaine de jours, j'ai enregistré une série de sons, j'ai pris le bus plusieurs fois, je suis allé dans différents lieux, au café le Vide-Gousset qu'il décrit dans le livre, passage Choiseul, sur la coulée verte, à la porte de Montempoivre et dans le quartier de l'Horloge, qui m'intéresse beaucoup, car c'est une sorte de cage à sons.*» Là, il se trouve dans la phase studio, derushage, classage, nettoyage,

coupage, pour commencer à composer. Le musicien sourit d'avance en songeant à son set d'improvisation, fin octobre, dans le quartier de l'Horloge, avec ses instruments comme la tablette graphique ou la manette Wii.

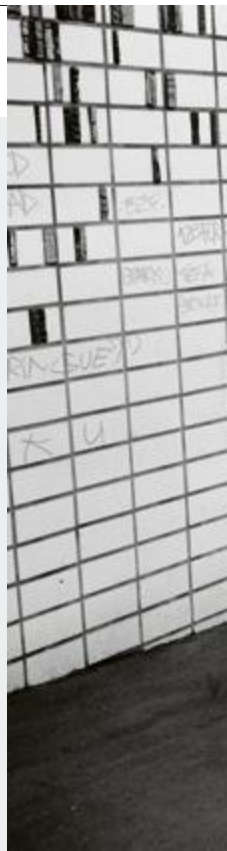
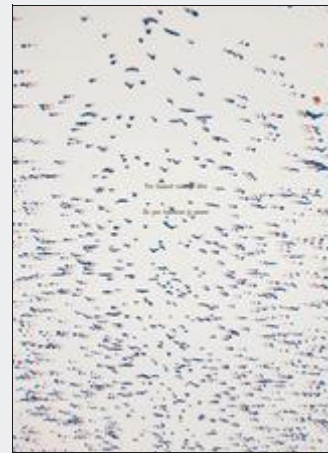
Nuances de couleurs et police de caractère Alcalá

Café Le Rouge limé, XI^e,
le 10 septembre

Margaret Gray, enseignante de l'école Estienne, a donné rendez-vous au Rouge limé, à la station de métro Charonne, qui n'est pas sur le trajet de la ligne 29. Elle retrace les délais serrés du début. Mais une entreprise d'une telle ampleur est rare et passionnante pour les étudiants. L'Américaine, prof à Estienne depuis dix-huit ans, évoque la nature oulipienne du texte. Les étudiants ont commencé par l'agencer et concevoir des couvertures. Pas si simple. Il faut, selon elle, sentir physiquement le monde intérieur et le mettre sur la couverture. «*Cela ne s'est pas fait sans douleur. Je suis étonnée de la façon dont ils ont abordé la couverture comme une image.*» Ils ont travaillé collectivement sur le texte, en développant des nuances de couleurs. Ils ont choisi la police **→** Alcalá, dessinée par un ancien élève

Ci-dessous: Les artistes à l'œuvre. Le metteur en scène Jacques Rebotier, Gilles Sivilotto recueille du son sur manette Wii. Des élèves d'Estienne. Jean-Luc Bertini trie ses photos, pour un premier choix, dont celle ci-contre à droite. PHOTOS DR ET JEAN-LUC BERTINI





En noir et blanc ci-contre, au centre et à droite: Trois photos extraites de la carte blanche de Jean-Luc Bertini. Ci-dessus et ci-contre: deux des affiches réalisées par les typographes de l'école Estienne.

PHOTOS JEAN-LUC BERTINI ET DR

LIGNE 29, TOUT LE MONDE DÉFILE

→ à partir d'un caractère du XVI^e siècle. «C'est un métier qui réclame beaucoup d'efforts car il se fait dans la longueur: on mijote six semaines.» Il reste les 35 affiches en 50 x 70 à concevoir en typographie avec des caractères en bois, en plomb. Elles seront sérigraphiées à l'atelier de l'école. Le point de départ sera une phrase extraite du texte de Roubaud. Première séance le lundi 17 septembre.

Claquements de langue

Studio dans le XIV^e, le 20 septembre
Dans son atelier, pianotant sur son ordinateur, Gilles Sivilotto fait entendre les sons pris avec Jacques Roubaud. Par exemple, sa lecture des alexandrins virtuels de la page 84, que le poète interprète avec des claquements de langue. Il a également récité sans ouvrir la bouche la *Chanson du mal aimé* de Guillaume Apollinaire. Le musicien a enregistré des sons de traces, comme un marqueur qui crisse, un plan qui se déploie. Il a collecté des sons à l'extérieur, place de l'Horloge. «Là, je commence à préparer, à composer, à recomposer à partir de mes improvisations. Je fais des jeux de correspondance entre le musical et l'extra-musical.» Sur son écran, un plan de la ligne 29 qu'un logiciel transforme en son.

Cinéma muet

Galerie Binôme, rue Charlemagne, IV^e, le 26 septembre

Le photographe Jean-Luc Bertini a mis un gant blanc pour trier délicatement son pre-

mier choix de tirages et le montrer à la galeriste Valérie Cazin. Un homme au regard dans le vide à une terrasse de café, un aveugle sur un trottoir, un homme tiré par un chien en laisse devant un mur graphé. «Ce n'est pas loin de la ligne 29, du côté de Bercy.» Débat. La galeriste: «La présence des personnages a été ma première surprise en regardant les photos. Je ne m'attendais pas à ces images.»

Le photographe: «Ce qui me touche tout le temps, c'est l'humain. Je ne suis pas un photographe conceptuel. Mon métier de départ, c'est le portrait. La ligne 29, c'était formidable pour travailler sur Paris. J'ai cette cordée et je me fais du cinéma muet.» La galeriste: «C'est une veine très humaniste, en noir et blanc.» Le photographe: «Je ne voulais pas travailler en couleur, alors que quand j'ai lu le texte, j'ai pensé que la couleur s'imposait.» La galeriste: «Je ne veux pas dire par là que c'est passéiste. Je n'ai encore rien lu du texte, mais il me semble qu'il s'agit d'une écriture très formelle, qui joue sur les couleurs, un peu art concret.» Le photographe: «Il fallait que je me détache de Roubaud. J'ai finalement troqué le Rolleiflex, trop lent, pour un Mamyia B.»

La galeriste: «Comment envisages-tu l'accrochage?» Le photographe: «Roubaud retourne dans son enfance, fait des décrochages. Il faut encore que je réfléchisse à l'accrochage de «Mes prises du 29».» La galeriste: «Le fil de tes photos, ce sont des habitants de Paris. Tu restes sur ces formats?» Le photographe: «Je les vois en 50/50.»

Vers quatre par quatre, rimes masculine et féminine

Brasserie Wepler, XVIII^e, le 2 octobre, Jacques Roubaud ne reçoit pas chez lui, un appartement bien trop petit, laisse-t-il entendre, du côté de la gare Saint-Lazare. La

brasserie Wepler constitue une annexe agréable où il prend invariablement une limonade artisanale à la gentiane. En souvenir de son père qui buvait de la Suze. Lui ne boit jamais d'alcool. «Il y a aussi une jeune demoiselle qui prend de la limonade à la gentiane», précise le serveur. «Je ne savais pas que j'avais une rivale», rétorque Roubaud. Depuis la rencontre avec les étudiants, fin juin à l'école Estienne, le choix des six couvertures a été arrêté. «Du beau travail», se contente-t-il de commenter, en évoquant le principe qui a présidé à la composition de son texte en alexandrins. Celui de la tragédie classique. «Si vous êtes un auteur de théâtre

Jacques Roubaud part à Londres. Dans une galerie, il va présenter sa main mnémonique. Pour apprendre un vers, ou un souvenir, il l'associe à un des 53 points de sa main droite: «En regardant ma main, je me souviens.»

du XVII^e siècle et que vous écrivez un vers, vous devez en écrire quatre. Parce que le vers que vous écrivez doit avoir sa rime, et en plus il faut changer la jambe de la rime. Si c'est une rime masculine, il faut que la suivante soit féminine. Donc, écrire un vers oblige à en faire quatre.» Le poète a choisi la ligne 29 parce qu'il l'a beaucoup pratiquée. S'il avait eu le choix, fait-il remarquer, il aurait préféré la 25 qui menait à la porte de Pantin, mais la ligne a disparu.

Le Japon, qu'il a aussi beaucoup pratiqué, n'est pas très loin. Basho, dans la *Sente étroite du Grand Nord*, raconte son voyage et fait des stations. Le poète, malgré une note en fin de livre, n'écrira pas porte de Montempoivre-Saint Lazare, avis aux amateurs oulipiens.

«Je n'aurai pas le temps, étant donné mon âge, d'accomplir sérieusement le retour. Il faut éviter l'ambition excessive. Car, si on s'engage dans un projet ambitieux, on finit par ne plus rien faire.»

Jacques Roubaud compose toujours en marchant. Quand il était assis dans le bus ou lorsqu'il ralliait à pied un arrêt à un autre, il mettait au point dans sa tête des alexandrins rimés qu'il notait une fois rentré à la maison. Une vingtaine à chaque fois. Choses vues, entendues et notées. «Je vais jusqu'à une certaine profondeur de parenthèses, en neuf couleurs, noir rouge bleu vert violet marron gris rose et cyan. Procédé que j'ai notamment utilisé dans Tokyo infra-ordinaire [2005, ndlr].»

Dans quinze jours, Jacques Roubaud part à Londres pour une manifestation dans une galerie autour de la mémoire, son sujet de prédilection. Il va y présenter sa main mnémonique. Pour apprendre un vers, une phrase ou un souvenir, il l'associe à un des 53 points de sa main droite. «En regardant ma main, je me souviens.»

Un arrêt immortalisé dans une coupe glacée

Terrasse Chez Raimo, boulevard de Reuilly, XII^e, le 4 octobre

Comment un moment décrit dans l'*Ode à la ligne 29 des autobus parisiens* se retrouve dans une délicieuse coupe glacée. «J'entre dans le glacier «raimo» Je prends la carte / J'inspecte les SORBETS bien que je les écarte / A priori, mon choix sera plus consistant.» Roubaud évoque ainsi son arrêt au glacier traditionnel situé près de la place Daumesnil. S'il y prend





Capture de sons et d'images.
PHOTOS DR



alors un vacherin glacé aux trois fruits rouges, le glacier immortalisé dans le livre a conçu une coupe ligne 29. Ce jour d'octobre, Frankie Robin décrit celle qui sera ajoutée à la carte automne-hiver, avec les quinze autres, dès la mi-octobre : génoise punchée à la Suze, deux boules au lait d'amande, chantilly et amandes grillées et framboises fraîches. Alliance douce-amère. En face de la terrasse, un bus 29 prend des passagers.

Quatuor à cordes pour les respirations

Dans une maison à Montreuil, Seine-Saint-Denis, le 11 octobre

Chez Jacques Rebotier, un autre JR. Les deux hommes se sont parfois croisés lors de lectures. Pour le projet, ils s'étaient revus dans un café de la rue Saint-Martin. Le metteur en scène a pris le texte imprimé sur des feuilles volantes et s'enfonça dans un fauteuil. «J'aime bien cette idée de faire des trajets, avec des stations, comme un chemin de croix profane, avec des tableaux successifs. Cela se rapproche d'une procession intérieure.» Un souvenir remonte. Celui de l'enfant qui mettait une heure en bus pour se rendre à l'école tous les matins. Une trajectoire avec un début et un terminus, presque une métaphore de la vie. Le va-et-vient de Roubaud, avec le bus, le jeu entre le dedans et le dehors, la vie toute simple de la pensée à haute voix. Pour les neufs niveaux de parenthèses, le metteur en voix compte utiliser neuf voix. «Je ne prends que quatre acteurs, mais je pense jouer avec des changements de chaises, un peu comme dans un bus.» Faut-il faire sentir le rythme de l'alexandrin ou le gommer ? Ce vers, par exemple : «Elle débouche un bon [blanc] moussoux et se le toast» (le silence marque l'hémistiche). Il a envie d'être respectueux,

de se servir de l'hémistiche pour faire sentir une hésitation. Il y a aussi les notes de la fin : «Roubaud lira peut-être lui-même.» Ainsi, fait-il remarquer, comment comprendre ces vers de la fin : «Et si j'allais jouer, Le voyage fu long / Pour me récompenser d'un effort méritoire / Rien de tel. Et je cherch' dans mon sac à tatong / Deux raquettes et quel ques balles de ping-pong»... si on ne sait pas qu'à cet arrêt, il y a une table de ping-pong en ciment ? Le metteur en voix n'a pas suivi le trajet de la ligne entièrement et préfère voyager avec le texte. Mais il s'est demandé s'il n'allait pas emmener ses acteurs, Dominique Raymond, Grégoire Ostermann, Jean-Francois Perier, Frédéric Bruyas. Il songe aussi à introduire un quatuor à cordes, comme des petites respirations. «Ce n'est pas facile d'entendre un texte comme celui-là qui ne tient pas en veille par une narration. Il s'agit d'une seule personne qui parle, un fil qui se déroule sur toute une trajectoire, une voix intérieure.» La première répétition est programmée le 25 octobre.

Des générations de tickets

Atelier de l'Ecole Estienne, le 22 octobre

C'est l'antre fameux de l'école Estienne, l'atelier en sous-sol, où se trouvent les vieilles presses. Sur des rayonnages, des affiches sèchent. Ce matin-là, Margaret Gray et les étudiants ont commenté une quarantaine d'affiches. Sur l'une d'elles, une phrase de Puvis de Chavanne, dont Roubaud parle dans son livre : «Il n'y a à voir pour ne voir il n'y a à dire et je n'en dis rien.» Sur une autre, le nom Kenzo stylisé en grand, marque évoquée par un vers, mêlé dans une phrase. Un propos sérigraphié s'étale sur une autre affiche : «Mémoire, qui dira les tours que tu nous joues ?» Près de 600 affiches vont être

imprimées, 35 modèles seront retenus. Simon a mêlé plusieurs générations de modèles de tickets et une citation de Jacques Roubaud «RATPE vraiment tu m'attristes.» Pauline, la sérigraphe, a fait le passage du bleu il y a une demi-heure, et réalise le deuxième passage en argent transparent. Un jeu avec les différentes opacités d'encre. «Nous allons encore faire un tri demain, pour identifier ce qui remonte à la surface», explique l'enseignante. L'esthétique peut naître de la contrainte. ◆

ODE À LA LIGNE 29
DES AUTOBUS PARISIENS
de JACQUES ROUBAUD
édition Attila, 124 pp., 16€.

AGENDA

Festivités en marge de la parution d'*Ode à la ligne 29*, jeudi dernier : **Petit Palais, jeudi 15 novembre** : à 18 heures, rencontre avec le poète et les élèves de l'Ecole Estienne. **Centre Pompidou, le 5 décembre** : soirée avec entretiens, lectures, projections, musique et ... glaces. **Galerie Binôme, le 6 décembre**, dès 18 heures : vernissage de «Mes prises du 29» de Jean-Luc Bertini et concert de Gilles Sivilotto. **Bouffes du Nord, le 9 décembre**, à 19 heures : l'Ode lue par la compagnie voQue de Jacques Rebotier.

